

SAMEDI 27 AVRIL 2019

PLESTIN-LES-GREVES ET SES ENVIRONS

Par Brigitte Carmillat et Maryvonne Le Guern

Le samedi 27 avril 2019, nous nous sommes déplacés dans la région de Plestin-les-Grèves. Cette journée nous a principalement permis de visiter les manoirs de Kermerzit et du Leslac'h, les thermes du Hogolo, le port de Toul An Hery et ses alentours.

1 Plestin-les-Grèves

Située sur le littoral trégorrois, Plestin-les-Grèves dispose d'une belle façade maritime composée d'un riche patrimoine témoin d'un passé historique varié qui nous mène de l'âge du Bronze aux thermes gallo-romains, puis aux châteaux et manoirs des XV^e et XVI^e siècles, vestiges de la présence de douze à quinze familles nobles sur cette paroisse. Le paysage est d'autre part ponctué de nombreuses chapelles et fontaines. Aujourd'hui la commune compte deux ports de plaisance dont l'un donne sur l'estuaire du Douron et l'autre sur la pointe de l'Armorique.

2 Le manoir de Kermerzit

Le manoir de Kermerzit est situé sur la commune de Trémel, ancienne trêve de Plestin-les-Grèves. Daté des XV^e et XVI^e siècles, on y accède par une longue et ancienne allée. Il est intéressant d'examiner sa conception et les différentes transformations et agrandissements dont il a fait l'objet au cours des siècles. Des interrogations subsistent encore sur les dates précises de son origine et des embellissements de style Renaissance réalisés.

La famille Jourdain (jourdain, jourden, jourden...) est probablement à l'origine du site de Kermerzit. Leur enfeu, qui se trouve dans l'église de Trémel, a été touché par l'incendie du 21 juin 2016, sans que les dégâts y soient très importants. Leurs armoiries sont « d'azur au croissant d'argent ». Robert Jourdain, mort en 1418, est le premier de cette famille qui nous soit connu. Sa femme Plesoue Hélory de Kermartin, originaire de Minihy-Tréguier, était selon toute vraisemblance apparentée à saint Yves.

Le manoir appartient à cette famille jusqu'en 1633 lorsque la dernière héritière Marguerite Jourdain épouse Josias de Kerléau. Leur fille Marguerite hérite de Kermerzit et son époux Robert de Keroignant est dit seigneur du lieu en 1671. Puis le manoir est vendu au dénommé Toussaint Tuomelin le 10 décembre 1672 pour 17 000 livres dont en acompte un cheval valant 300 livres¹. Le manoir passe ensuite par mariage aux Bizien, aux Launay, aux Quelen et enfin aux Kersauson qui le vendent en 1925 à deux particuliers, dont les descendants sont toujours propriétaires.

A la suite de la guerre de Succession de Bretagne entre le parti de Charles de Blois et celui des Montforts² (1341-1364), qui a laissé le duché exsangue, ces derniers, vainqueurs, vont lui redonner son éclat. Le XV^e siècle se révèle être une période faste sur le plan économique, politique et culturel. Le XVI^e siècle, âge d'or de la Renaissance bretonne, notamment dans la période 1530-1560, verra cette architecture particulière et ses décors spécifiques, se diffuser progressivement en Bretagne, dont le manoir de Kermerzit est un bel exemple.

L'ensemble manorial comprend actuellement : le colombier probablement du XVI^e siècle, un porche, une tour défensive, deux « manoirs » et les ruines d'un oratoire. Cet ensemble est classé MH depuis 1927.

Le porche mouluré est percé d'une porte piétonne et d'une porte charretière au décor flamboyant, l'accolade franchement dessinée le situerait vers 1550. Une très belle statue de saint Yves en pierre est visible dans l'angle de la tour et repose sur une couronne comtale. Selon les archives de Rosmorduc une chambre portait le nom du saint.

¹ SOULABAILLE Annaïg, *Guingamp sous l'Ancien Régime*, PUR, p. 72, n. 24

² Les noms de personnes prennent la marque du pluriel quand ils désignent une famille régnante.

La tour, à gauche du portail, peut être datée de la période 1460-1480 du fait de la présence de rebords-débordants aux fenêtres ou appui-saillants. De même les larmiers, également visibles, apparaissent vers 1470-1480. Le motif à accolade est caractéristique du répertoire flamboyant, il apparaît au milieu du XV^e siècle. A la base de la tour une bouche à feu est identique à celle du château de Coatfrec de Ploubezre (22) daté de 1462, preuve, en raison du contexte de tensions avec la France, d'une volonté de fortification pour la défense du duché pendant le règne du duc François II (1458-1488). La présence au premier étage d'une petite cheminée, laisse à penser que cette pièce a pu servir de logement à un chapelain ou aux gardes. Au niveau du toit, la lucarne présente quatre crochets de feuillages stylisés sur les rampants du tympan. Celle qui donne sur la cour n'en a que deux.

A la gauche de la tour, le pignon très ancien est prolongé par une grange récente. Au début du XX^e siècle un bâtiment avec escalier extérieur était visible, vestige probable du premier manoir ou peut-être d'une métairie. Cette conception le ferait dater du XIV^e siècle, les escaliers dans les tours n'apparaissant qu'au début du XV^e siècle.

Dans la cour, le reste d'un pavage est visible au pied de la tour défensive, sans que l'on puisse affirmer ou infirmer que celle-ci était toute pavée.

Le manoir dit le plus ancien (peut-être manoir à salle basse comme par exemple celui du Launay en Ploubezre - 22) présente une tour d'escalier dont la mise en œuvre soignée en pierre de taille permet de dater sa construction de la période fin du XIV^e début du XV^e siècle. Côté ouest, le manoir se prolongeait au-delà de la tour, comme l'indique le cadastre napoléonien. La façade présente deux belles ouvertures. Si celle du rez-de-chaussée semble d'origine et devait donner sur la salle basse, celle de l'étage semble être un rajout. L'arrière du bâtiment est aujourd'hui percé de multiples fenêtres (XX^e siècle). A gauche de ce manoir un puits datant probablement du XIX^e siècle, a sans doute été construit par emploi de pierres en grand appareil.

Le manoir secondaire, édifié probablement vers 1530-1540 est un vaste logis construit lui aussi en grand appareil, couronné par deux lucarnes pouvant être datées de 1550-1560, comme l'indique la présence de baies à meneaux encadrées de colonnes ou pilastres-tors et de rebords-débordants sculptés d'une frise style gothique renaissance. Les gables aigus ont les rampants ornés de choux frisés et de fleurons, le tympan est nu. Au rez-de-chaussée, le logis comporte deux pièces, avec chacune une porte. Ces espaces sont séparés par un couloir dont la porte est surmontée par un jour d'imposte qui éclaire la tour et son escalier à vis. A l'arrière, une tour incomplète, autrefois couverte d'un dôme ardoisé et aujourd'hui décoiffée, est de forme « rectangulaire » à sa base et percée de plusieurs fenêtres. Le dôme était peut-être un aménagement se substituant postérieurement à la chambre haute. Les portes obturées et le début de la galerie à arcades sont également encore visibles. Une interrogation subsiste sur la construction de la galerie : soit cette dernière a été ajoutée pour relier le manoir principal à la tour située près de l'entrée, en desservant à mi-chemin l'oratoire, dont une magnifique fenêtre en arc brisé est encore visible, soit elle a été intégrée directement à la construction initiale.



Figure 1 : Tour du manoir de Kermerzit



Figure 2 : Manoir de Kermerzit

3 Le manoir du Leslac'h (ou Leslec'h)

Leslac'h ou Leslec'h pourrait signifier selon les interprétations : « le lieu du lieu³, le lieu de la cour seigneuriale ou la cour du lieu ». Le manoir du Leslac'h fut un manoir-ferme avant de devenir au XVI^e siècle un manoir de style Renaissance, construit en schiste et en granite, sur une cour fermée.

L'architecture de cette bâtisse a été marquée par diverses périodes de l'histoire. Aujourd'hui, seule la dendrochronologie pourrait permettre de dater précisément sa construction. Les premières pierres seront scellées au XV^e siècle à l'initiative de la famille Le Splan dont la devise subsiste au-dessus d'une fenêtre : « *Plect me deplect* » (plier ou plaider me déplaît). En 1560, le manoir passa dans la famille Du Dresnay de Kerjean par le mariage du cadet Alain du Dresnay (fils de Vincent du Dresnay et Marguerite de Lannion) avec Jeanne Le Splan. La propriété restera pendant cinq générations dans la famille Du Dresnay. En 1694 Marie du Dresnay hérita du bien à la mort de son frère avant de devenir l'épouse de Jean de Kermoyan. L'agrandissement de l'édifice au XVII^e siècle lui donna la belle allure au logis qu'on lui connaît aujourd'hui, mais le programme est resté inachevé. Par la suite, il fut la propriété des Kergariou jusqu'à la Révolution où confisqué, il est vendu comme bien national au citoyen Yves Bernard de Pontrioux. A ce jour, il appartient à la famille Saint-Laurent. Depuis le 22 décembre 1927, il est classé Monument Historique. Il présente :

- **un logis-porche** : (partie la plus ancienne du manoir) qui se compose d'un corps de bâtiment traversé par un passage couvert couronné d'une galerie et flanqué de deux logis couverts chacun d'un toit en pavillon. Cette galerie a toujours intrigué les architectes et visiteurs du lieu. Pour Christian Millet, architecte et membre de l'ARSSAT, le maître d'ouvrage s'est inspiré de certains châteaux de la Loire dont Azay-le-Rideau. On peut aussi penser que son propriétaire a voulu que le visiteur soit surpris par la belle apparence de l'édifice en passant par la voûte couverte. A l'intérieur, dans la partie gauche du passage, on y découvre la cuisine et la salle basse avec une grande cheminée aux jambages sculptés. Les joues latérales de cette cheminée permettent de la dater du XV^e et du XVI^e siècle. A l'extérieur, on peut observer, à proximité de la cuisine, le puits situé devant la métairie et à droite du porche le logement du métayer et les locaux d'exploitation construits au XVII^e siècle. De chaque côté du passage couvert, on observe le portail avec ses colonnes ioniques et les lucarnes à fronton dont une est plus ornée, qui suivent le répertoire décoratif de la Renaissance. La lucarne ornée semble correspondre à la chambre dite haute du manoir gothique dont nous avons parlé plus haut. Elle est accessible par un escalier à vis intérieur.

- **le corps de logis** : Après avoir passé le porche au fond de la cour, à l'angle nord-ouest, on découvre une construction à deux corps en équerre idée courante à la Renaissance bien qu'apparue au Moyen Âge. Il se compose de trois pièces au rez-de-chaussée dont deux avec une cheminée imposante. Au XIX^e siècle, côté ouest, un bâtiment de plan rectangulaire allongé a été ajouté pour rejoindre l'ancien manoir. Le répertoire décoratif de la Renaissance peut ici encore être souligné. La porte d'entrée est ornementée de 2 lucarnes géminées situées à l'étage. La présence de bouches à feu plus symboliques qu'efficaces. Leur rôle dissuasif, est caractéristique de l'époque de Louis XIII (1601-1643) succédant aux guerres de la Ligue (1588-1598).



Figure 3 : Le logis-porche



Figure 4 : Manoir du Leslac'h

³ AD22 E2009-2013 et AD22 E1147 1640ca, voir *terrier de Leslac'h à Alain du Dresnay*

Comme la région de Plestin-les-Grèves est riche en patrimoine gallo-romain, nous nous sommes rendus ensuite sur le site du temple de *Coz Ilis* que nous a présenté Jean Pierre Bardel, archéologue émérite du service de recherches archéologiques de Rennes.

4 Le fanum de Coz Ilis

A l'époque gallo-romaine, ces petits temples isolés abondent dans les campagnes ou au bord des petites villes mais toujours à proximité des voies de circulation. Les cultes associés à ces sanctuaires sont mal connus, les statues et les dédicaces des fidèles ayant disparu. Peu de mobilier archéologique a été retrouvé : bronze de Néron, denier Julia Domina du début du III^e siècle, poterie sigillée et de la céramique du milieu du I^{er} siècle.

En 1939, le colonel Pérès intrigué par le toponyme *Coz Ilis* y fit des relevés; le site fut fouillé clandestinement en 1970 et officiellement en 1998 sous la direction de Patrick Galliou (Jean-Pierre Bardel y participait en tant que bénévole). Une partie du terrain a été achetée en 2011 par la mairie et l'autre fut une donation de Madame Lucas.

Situé sur le plateau du grand rocher à 87 m d'altitude, *Coz Ilis* était un temple gallo-romain en usage entre le I^{er} et le III^e siècle de notre ère. Sa position permettait ainsi de surplomber la mer et offrait un large point de vue au sud.

Ce fanum est un temple de petite taille comprenant une pièce centrale : la cella, entourée d'une galerie (déambulatoire). L'ensemble est cerné par le péribole (mur en pierre) qui délimite l'aire sacrée.

L'aire sacrée est un espace aplani orienté nord-sud, long de 42 m et large de 21 m. Le temple occupe la moitié nord, le reste de l'esplanade est vide de toute construction ; le péribole est construit sur trois côtés en moellons de pierre de grès extraits du massif de Saint-Michel-en-Grèves. L'intérieur du parement est comblé par des déchets de taille et de terre, le liant est composé d'un mortier à la chaux maigre, le quatrième côté, façade sud-est, est légèrement différent.

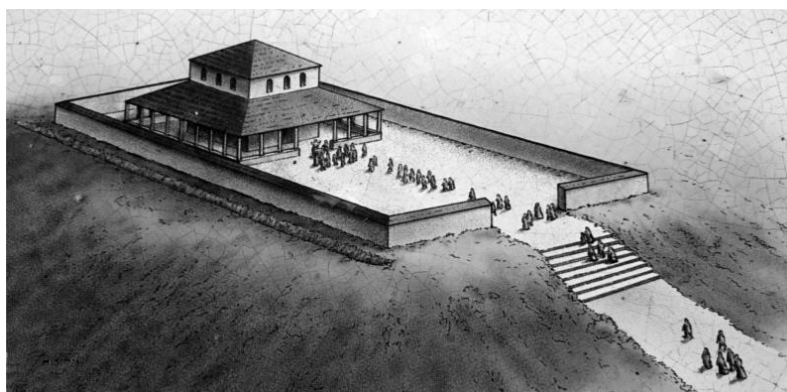


Figure 5 : Évocation Fanum de Coz-Ilis

Le temple se présente sous la forme de deux carrés respectivement de 13,20 m et de 7 m séparés par un déambulatoire d'une largeur de 2,55 m. Les murs sont faits de deux parements composés majoritairement en grès intégrant quelques dalles de schiste de Locquirec dans les angles. Le liant est le même que celui du péribole. La face sud présente une interruption, entrée probable du temple. Un dallage en schiste recouvrait peut-être le sol, comme le laisse penser les indices retrouvés.

La matinée se termina par la pose méridienne au manoir de Kerallic avec une vue imprenable de la salle du restaurant sur la baie de Saint-Michel-en-Grèves.

5 Manoir de Kerallic

Le site de Kerallic comprend une maison d'architecte construite en 1899 (porte la date), près de l'entrée un clocheton, daté de l'année 1572, de provenance inconnue, un ancien logement et des dépendances datant du XVII^e siècle (datation incertaine).

Cette maison de notable occupe un site de promontoire avec vue à l'est sur la Lieue-de-Grève. Elle est construite sur un plan complexe et comporte plusieurs éléments traduisant une nette influence du style néogothique (larmiers à retours, croisées, traverses, fleurons, crochets) et, dans une moindre mesure, du style

classique (toit en pavillon, tourelle en encorbellement). Elle comprend un sous-sol, un rez-de-chaussée surélevé, un étage carré et un étage de comble et se compose de plusieurs bâtiments : un corps central orné d'une tourelle en encorbellement, un corps en rez-de-chaussée à toiture-terrasse à gauche, un corps coiffé d'un toit en pavillon à droite.

Après notre déjeuner le circuit de l'après-midi fut ponctué par la présentation des sites situés autour de la ria du Douron.

6 Les thermes maritimes gallo-romains du Hogolo

La présence de thermes maritimes se révèle être un des indices les plus probants de la romanisation profonde de l'extrémité de l'Empire, de l'aisance des notables et de la sécurité qui régnait sur les sites atlantiques aux II^e et III^e siècles de notre ère.

Il apparaît d'après les trouvailles anciennes que les thermes du Hogolo ont été construits vers le I^{er} siècle et fonctionnaient aux II^e et III^e siècles de notre ère. L'état du monument présenté correspond au bâtiment du II^e siècle. Il appartenait à M. Francis Prigent, un habitant de Plestin-les-Grèves, qui l'habita jusqu'à sa mort en 1973. Selon sa volonté, le terrain devint ensuite la propriété de la commune.

A la même époque, des travaux d'enrochement effectués en face du site sur la rive ouest de la ria du Douron transformèrent le jeu des courants. La rivière se mit alors à saper, aux grandes marées, la rive opposée, sous le site du Hogolo. En 1981, avec l'autorisation et l'appui technique de la commune, la direction des antiquités historiques de Bretagne organisa une fouille de sauvetage du 5 au 19 juillet.

Le bâtiment thermal a été entièrement étudié lors des différentes fouilles. Il est composé de 2 parties : la partie froide à l'est, la partie chaude à l'ouest. A l'extérieur du bâtiment apparaissent les piscines autour du "carré" principal : au nord, une piscine froide dans l'axe de la partie froide, à l'ouest, deux piscines chauffées par hypocauste.

La partie froide comprend : Le vestiaire (apoditerium), la salle froide (frigidarium) flanquée au nord de la piscine froide avec son fond revêtu d'un carrelage géométrique comportant des dalles de schiste vert de Locquirec, de schiste noir de la région de Saint-Efflam et de calcaire. Dans le mur ouest du frigidarium une porte donne accès à un petit vestibule qui dessert la partie chaude.



Figure 6 : Les thermes du Hogolo

La partie chaude comprend : le vestibule (vestibulum), une grande piscine chaude chauffée par un système d'hypocauste, la salle tiède (tepidarium), une salle chaude (caldarium) et enfin la petite piscine chaude.

A l'extérieur est du bâtiment et le long de celui-ci, on trouve un important dépotoir contenant meule à grains, déchets alimentaires, céramique du II^e et III^e siècle et quelques morceaux d'importation d'Argonne au IV^e siècle.

La cour et les bâtiments annexes : On retrouve dans cette zone, une structure en brique, rectangulaire, rubéfiée, contenant des cendres et entourée de scories, ce qui suggère la présence d'un petit appentis le long de la face sud des thermes.

A la fin du II^e siècle et pendant le II^e l'ensemble du bâtiment thermal et du hangar perd son affectation première et est utilisé comme habitat. Toutes les salles des thermes sont nivelées et réoccupées. Ainsi le frigidarium offre des foyers qui laissent penser que nous sommes, en présence de la cuisine. Par la suite l'ensemble du site semble avoir été rasé puis soigneusement remis à niveau pour être mis en culture. Ultérieurement des populations pratiquant la pêche à pied passent sur le site et laissant derrière elles d'importants dépôts de patelles. Puis le site tombe dans l'oubli avant d'être recouvert par une importante dune éolienne.

7 La chapelle Sainte-Barbe

Située à l'embouchure du Douron au fond du port de Toul-an-Héry en Plestin-les-Grèves, la chapelle Sainte-Barbe est un petit édifice rectangulaire avec une chapelle au nord et un porche au sud. La chapelle a été classée à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques le 09 octobre 1934. Construite au XVI^e siècle, avec un clocheton portant la date de 1609, elle a été restaurée en 1732. Jusqu'au début du XX^e siècle, la mer venait quasiment au pied de la chapelle. A la demande des riverains la place fût aménagée avec un lavoir, lui-même comblé dans la deuxième moitié du XX^e siècle.

Sainte Barbe était la patronne des gardes-côtes⁴ dont les batteries défendirent le port contre l'envahisseur anglais de la fin du XVI^e siècle jusqu'à l'époque napoléonienne. Cette chapelle existait bien avant la création des milices gardes-côtes. Elle appartenait à l'hôpital de Morlaix. A la fin du XVIII^e siècle elle fût vendue comme bien national au citoyen Le Cosquer.

La vie de sainte Barbe est faite de traditions pour ne pas dire de nombreuses légendes. Il semble qu'elle naquit en Nicodémie, en Asie Mineure au début du III^e siècle de notre ère ou à Héliopolis (aujourd'hui Baalbek au Liban). Son père, Dioscore, riche édile païen, la voyant grandir en beauté se hâta de la marier. Elle refusa et décida de se consacrer au Christ. Pour la punir, il l'enferma dans une tour à deux fenêtres et la fit espionner. Apprenant qu'elle était chrétienne, Dioscore mit le feu dans la tour, Barbe réussit à s'enfuir mais un berger découvrit sa cachette et avertit son père. Ce dernier la dénonça au proconsul romain et la jeune fille mise en demeure de renier sa foi refusa. Elle fut alors dépouillée, flagellée, jetée en prison. Malgré les supplices et mutilations subis par le feu et le fer rien n'altéra sa détermination. Sainte Barbe fut décapitée par son père dont la tradition dit que ce dernier, revenant sur les lieux où sa fille fut suppliciée, fut frappé par la foudre.



Figure 7 : Sainte Barbe et sa tour

Le culte de sainte Barbe se popularise à partir du XIII^e siècle en Occident, lié peut-être aux retours des croisés (8 croisades de 1095-1270) particulièrement en Bretagne et en Normandie. Sainte Barbe est la patronne des pompiers, des artilleurs, des artificiers, des mineurs, en fait de tous les métiers qui manipulent la poudre.

Partie extérieure : Le porche en forme d'auvent est clos par un échelier dont la poutre présente un excellent travail de raboutage ou assemblage à trait de Jupiter sans pointe ni boulon. Près de l'échelier la borne-tronc ou pilier qui portait le coffre à offrandes est toujours visible. En face du porche, dans le pignon de la maison, un ingénieux dispositif en pierre, utilisé pour attacher les chevaux, est encore intégré dans la maçonnerie.

Partie intérieure :

La nef : Quand on entre dans la chapelle le regard est happé par la poutre de gloire qui soutient le groupe de crucifixion, daté du XVII^e siècle, elle est teintée et non peinte. Le Christ ceint d'un périzonium jaune est entouré de saint Jean qui regarde le Christ mourant et de la Vierge Marie mains jointes, la tête légèrement penchée.

Sur le mur, **la statue du Christ aux liens** ou Christ aux outrages (date de réalisation inconnue) montre le Christ assis, nu, avec des liens aux poignets et aux chevilles ; sa tête porte la couronne d'épines. Cette statue représente Jésus condamné, après être passé devant Ponce Pilate, en attente du supplice de la crucifixion. A ses pieds, un crâne sculpté nous rappelle qu'il est sur le Golgotha. Cette représentation est destinée à la méditation des religieux et des fidèles sur le mystère de la mort et de la résurrection du Christ.

En face du Christ aux outrages, la statue en bois polychrome de saint Roch date du XVII^e siècle, saint protecteur lors des épidémies de peste, il porte sur le haut de sa cuisse droite un bubon.



Figure 8 : Le Christ aux liens

⁴ Ici garde-côte désigne la personne chargée de garder les côtes. « Garde » est un nom et pas un verbe. Il prend la marque du pluriel

Près de la porte, un coffre à grains daté du XVIII^e-XIX^e siècle, dont la face frontale est sculptée, est toujours visible.

Le chœur : Le maître-autel daté du XVII^e siècle en bois polychrome, sculpté de quelques feuilles d'acanthé mériterait une rénovation. Au-dessus de l'autel deux statues sont en place : sainte Apolline datée de la fin du XVI^e siècle qui tient des tenailles, objet de son martyr, et une statue féminine inconnue revêtue d'une robe couleur or dont la main droite est manquante et dont celle de gauche tient un livre. Quel personnage représente cette statue ?

Il est possible que ce soit sainte Barbe, souvent représentée avec la tour, la couronne, la palme et parfois avec un livre lié à l'ouvrage « *Le mystère de sainte Barbe* » traduit en breton vers 1557 par les moines dominicains, fer de lance de l'inquisition. Sa position du côté gauche en regardant l'autel suit la règle du positionnement des saints patrons des édifices religieux côté évangile.

La statue représente peut-être sainte Anne, le livre étant un de ses attributs, pour présenter les écritures à Marie mais Marie se tient le plus souvent à sa gauche et Anne tient un livre le plus souvent dans sa main droite. Ce qui n'est pas le cas ici.

Enfin, il peut s'agir de sainte Enora, femme de saint Efflam, qui avait une petite chapelle en Plestin-les-Grèves déjà ruinée en 1793. En outre, elle est citée par René Couffon dans l'inventaire de la statuaire de la chapelle Sainte-Barbe et une sainte Enora est présente dans l'église avec un livre dans sa main gauche.

Les arguments en faveur de la statue de sainte Barbe semblent les plus probants. Il y aurait donc deux sainte Barbe dans la chapelle car une autre grande statue en bois polychrome datée du XVI^e siècle, revêtue d'une longue robe et portant sur son bras gauche une tour médiévale, la représente également.

Dans la chapelle nord, on peut observer :

- La statue de saint Louis en pierre de Caen datée du XVII^e siècle. Le roi est muni des signes de la royauté, mais les mains lui manquent.
- La statue de saint Marc en bois polychrome date du XVII^e-XVIII^e siècle, il tient l'évangile de la main gauche avec à ses pieds une tête de lion. Ici aussi il lui manque la main droite.

Cette chapelle renferme également deux ex-voto du XIX^e siècle dont le trois-mâts avec brigantine « *Le Sainte-Barbe* » et le deux-mâts « *Saint-Michel* ».

8 Le port de Toul-an-Héry et ses alentours

André Le Person nous a présenté le port Toul-an-Héry, présentation complétée par un article sur l'histoire de ce lieu figurant dans le présent bulletin au chapitre « Documents ».

Longtemps, les navires s'échouaient simplement sur l'estran sableux du port, tout près des lieux propices aux manutentions, grâce à leur tonnage moyen et à la forme de leur coque.

Port de commerce à l'époque ducal, il permet au XVII^e siècle, l'exportation des toiles de lin et d'orge vers la Grande-Bretagne et la péninsule ibérique. En 1882, le port exporte 2500 tonnes de céréales et importe principalement du charbon et du bois du nord.

La culture du lin et la fabrique de toiles ont aussi apportées la prospérité aux propriétaires des terres de la région et aux armateurs, qui en faisaient commerce. Les châteaux de Kergadiou, de l'Ile Blanche, les manoirs de la Tour d'Argent, du Petit Locrenan, du Puilh et de Beauport répartis sur la rive gauche (Finistère) et la rive droite (Côtes d'Armor), témoignent de cette époque florissante.

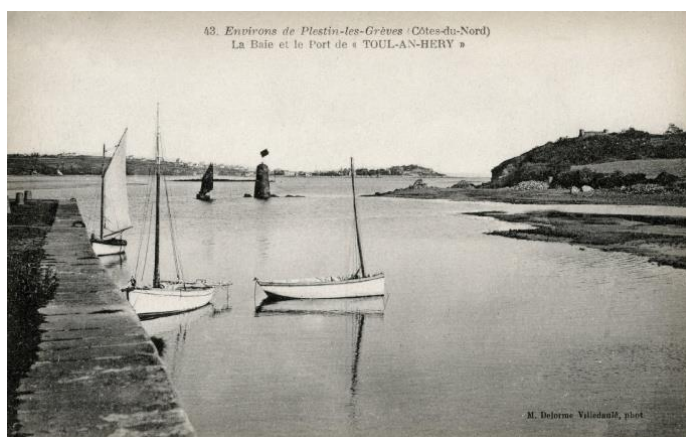


Figure 9 : Le port dans les années 1920

8.1 Maison dite manoir de Beauport

Le site de Toul-an-Héry a toujours été un point de défense pour éviter tout débarquement ou pénétration vers l'intérieur du pays. Cette maison, de plan rectangulaire est construite en schiste et en granite face à la mer. Elle est conçue sur un faux plan double en profondeur, la partie postérieure étant un vaste appentis greffé sur toute la longueur du bâtiment. Elle se compose d'un rez-de-chaussée à usage de dépendance desservi par deux portes (l'une en façade antérieure, l'autre en pignon), d'un étage carré à usage d'habitation et d'un étage de comble. Un escalier droit en maçonnerie plaqué contre la façade antérieure dessert la porte d'entrée. Pendant la période révolutionnaire, cette maison a servi de caserne aux gardes-côtes chargés de la surveillance de la côte.

8.2 Le manoir du Puilh

Maison de notable qui fut construite en 1650 (porte la date), par Francois Puilh pour servir d'entrepôts de grains. Elle fut remaniée au XVIII^e siècle par le négociant et armateur Le Fiblec qui affrétait régulièrement des navires marchands armés au cabotage pour expédier des céréales du port de Toul-an-Héry jusqu'aux autres ports de la Manche.

Dans les déclarations de marchandises ou de grains expédiés par cabotage, « acquits à cautions ou passavants » en 1895, on peut citer le navire « *Frère et sœur* » (capitaine Gaudin), qui prend en fret 72000 kg d'orge en grenier, auprès des négociants Le Fiblec et Calvez de Toul-an-Héry⁵.

Le manoir est un logis de type ternaire simple en profondeur, à double orientation, construit en schiste et en granite, comprenant un étage de soubassement à usage de dépendance, un rez-de-chaussée surélevé, un étage carré et un comble. Les pièces sont disposées de part et d'autre d'une cage abritant l'escalier de distribution intérieure (escalier tournant à retours sans jour). A l'extérieur, un escalier en maçonnerie à double volée dessert la porte d'entrée.

8.3 Maison de notable dite Manoir de Locrénan

Cette maison de notable fut construite en 1650 par la famille Hamon de Locrénan en forme de château située face à l'anse de Toul-an-Héry. L'édifice se compose de trois corps de bâtiment dont celui de gauche est ouvert d'une porte d'entrée en plein-cintre et présente sur l'angle postérieur gauche une tour carrée. Le corps de bâtiment secondaire est couvert d'un toit en pavillon.

En 1937, pour ne pas subir les nuisances et perdre la vue sur la baie, les deux propriétaires, Madame Le Fiblec et sa fille, expriment leur opposition au projet de pont sur le Douron et à l'aménagement de la route passant devant chez elles.



Figure 10 : Manoir de Locrénan

8.4 Manoir de la Tour d'Argent (manoir de Linguez ou Leingouez)

Édifiée au XVI^e siècle, cette maison d'armateur est située sur la grève du port de Toul-an-Héry. Également appelé manoir de Leingouez, il fut la propriété des familles Kergadiou, Coatcaric et Coëtmen qui entretenaient les bacs. Le droit de passage appartenait au seigneur de Kergadiou-Leingouez qui devait entretenir un petit bac pour une personne et trois autres pour les animaux.

La propriété comporte trois bâtiments ayant conservé leur volume depuis 1826, comme en atteste le cadastre napoléonien. Le logis principal, de plan rectangulaire, est légèrement en retrait de la grève. Enfin un long bâtiment rectangulaire, en limite de propriété à l'ouest, ferme la cour où se situe un puits maçonné. Un mur en maçonnerie de moellons clôt la propriété à l'est, côté fleuve.

9 Manoir de l'Ile Blanche et ses tombes-coffre de l'âge de Bronze

Origine du nom de l'Ile Blanche

Le lieu a toujours porté ce nom, probablement lié à sa situation particulière sur la rive gauche de l'estuaire du Douron. Le nom breton, « *Beg an Enez Wenn* », se traduit littéralement par « *Tête de l'Ile* »

⁵ AD 22 Série 5 P339

Blanche ». Avec le temps, le nom a été déformé pour devenir « *Enez Wenn* », « *Ile Blanche* ». Vu de Plestin-les-Grèves la propriété paraît effectivement être une île. Avant la construction du pont sur le Douron en 1934, il fallait d'ailleurs faire un détour de vingt kilomètres pour venir de Toul-an-Héry à l'Ile Blanche distante de 500 mètres seulement à vol d'oiseau, à moins d'avoir recours au « passeur » dont la maison est toujours visible près du pont.

L'histoire du lieu

C'est à l'origine une construction modeste, semblable à beaucoup d'autres manoirs de la région. Comme on peut le lire sur la porte d'entrée du bâtiment ancien, le manoir fut construit en 1661 par Pierre de la Haye, armateur, qui donna une véritable impulsion à la culture, au commerce et à l'industrie du lin dans la région. La pierre de construction, un schiste calcaire de couleur vert-bleue, dite « pierre de Locquirec » donne un charme tout particulier à ce manoir.

Avec la disparition de la marine à voile, le port de Toul-an-Héry perd son activité commerciale. Dès lors divers propriétaires se succèdent à l'Ile Blanche.

Le manoir

Ce n'est qu'au début du xx^e siècle que le manoir devient château, à l'initiative de Madame Norton, épouse de l'avocat-conseil du vice-roi des Indes. Elle prend possession des lieux en 1903 et fait construire les deux ailes, les tourelles, le portique d'entrée avec sa grille et son clocheton, les bâtiments de ferme, la salle de danse devenue par la suite la chapelle. En 1924, Monsieur Norton met la propriété en vente. A cette époque, le château a l'apparence qu'on lui connaît aujourd'hui avec ses dépendances, ses bâtiments de ferme, son environnement, dans une propriété de treize hectares.

Depuis 1926, l'Ile Blanche appartient à la Congrégation des Filles du Saint-Esprit. C'est désormais une maison d'accueil destinée au ressourcement humain et spirituel, aux retraites ou aux séjours de repos.

Découverte d'un coffre de l'âge du Bronze

En décembre 1966, l'abbé Le Beux signala à Pierre Roland Giot, directeur des antiquités préhistoriques de Bretagne, la découverte fortuite d'un coffre sur les terrains appartenant aux Filles du Saint Esprit. Au cours d'un labour, un tracteur accrocha une grosse pierre qui laissa apercevoir la partie supérieure d'un petit coffre en schiste. La sépulture fut mise à jour sur la pente d'un petit mamelon de terre surplombant l'embouchure du Douron. Le coffre était composé de six dalles de schiste calcaireux (schiste de Brélévenez). La table de couverture mesurait 135 cm de long, 65 cm de large et 15 cm d'épaisseur moyenne. La profondeur était de 35 cm. Les dalles de chant et de fond étaient moins épaisses. Les parois latérales étaient inclinées vers l'intérieur. La table de couverture débordait largement, ce qui a permis de réduire les infiltrations à l'intérieur du coffre.

On y a trouvé le sommet d'une calotte crânienne et un squelette mal conservé. Toutefois le dégagement minutieux du coffre a permis de retrouver les vestiges d'un squelette d'enfant d'une douzaine d'années. Le corps avait été inhumé en position recroquevillée, couché sur le côté, la tête tournée vers l'est, les fémurs entrecroisés. Après la fouille, il a été envisagé la conservation du coffre sur place dans le parc de la propriété. Quant aux vestiges osseux, ils ont complété les séries existantes sur l'âge du Bronze au dépôt des fouilles finistériennes de Saint-Guérolé-Penmarch.



Figure 11 : Le manoir de l'Ile Blanche



Figure 12 : La tombe-coffre de l'Ile Blanche

En janvier 1970, un autre coffre a été découvert près du coffre de l'enfant. Il s'agit cette fois d'une tombe d'un adulte, avec des débris de squelette mais avec aucun objet mobilier l'accompagnant.

Ces coffres se relient aux séries découvertes dans la région et témoignent d'une occupation des côtes à l'âge du Bronze : coffres de Kerboulic, Kermarquer en Locquirec, de la pointe de l'Armorique en Plestin-les-Grèves.

Sources :

BRIARD Jacques, *Texte des Annales de Bretagne*

BOUTOILLER J. *Patrimoines et histoire du pays de Plestin*, Centre culturel de Plestin, 2002

LE DEUNFF R. *Une presqu'île en Bretagne Locquirec*, Imprimerie de Bretagne Morlaix, 2003

CHEDEVILLE A. *Histoire de la Bretagne*, Editions Ouest-France

La grande épopée des celtes, Revue Historia mars 2004

GALLIOU Patick *Le monde celtique*, Les universels Gisserot, 1999.

MEIRION-JONES Gwyn, *La demeure seigneuriale dans l'espace Plantagenêt*, PUF Rennes, 2013

KERHERVE Jean, *Les manoirs en Bretagne 1380-1600*, Les cahiers de l'inventaire, 1993

SANQUER R., *La villa maritime en Armorique romaine*

BOUTOILLER Jean, GOAISLIN Maurice, LE DEUNFF Roger, ROIGNANT Jacques, THIRIOUX Isabelle, *Le Douron et Toul An Héry, histoire d'un estuaire au pays de Plestin et Locquirec*, Centre culturel de Plestin-les-Grèves, 1965

LE GOFF Charles, *Plestin-les-Grèves - Diocèse de Saint Brieuc et de Tréguier - Monographie paroissiale*

COUFFON René, *Répertoire des églises et chapelles du diocèse de Saint Brieuc et Tréguier*, SECDN tome LXXI, 1939

LE GOFF Hervé, *cahier du Trégor N° 18*

LE GRAND Albert, *La vie des saints de la Bretagne Armorique*, Gallica

Sites internet : Patrimoines Maritimes, Info-Bretagne, Site de la mairie de Plestin-les-Grèves, Nominis (église catholique), inventaire du patrimoine culturel en Bretagne.

Crédits photos : Jacques Sécher, sauf figure 9 collection privée André Le Person